



Isabelle Delorme, à Paris en décembre. EDOUARD CAUPELL

« La BD combine l'écrit et l'image, ce qui est un atout pour faire œuvre de mémoire »

ENTRETIEN | L'historienne Isabelle Delorme s'intéresse aux liens étroits entre histoire et mémoire, tout en les mettant en pratique à travers des ateliers BD animés à Sciences Po

Demandez à Isabelle Delorme comment la bande dessinée peut faire œuvre de mémoire et ses yeux s'illuminent. Il faut dire que l'agréée et docteure en histoire, enseignante à Sciences Po Paris, anime dans l'école depuis 2018 des ateliers hebdomadaires de pratique artistique sur les récits mémoriels historiques en bande dessinée. Au-delà de la créativité du neuvième art en la matière, à laquelle elle a consacré un ouvrage (*Quand la bande dessinée fait mémoire du XX^e siècle. Les récits mémoriels historiques en bande dessinée*, Les Presses du réel, 2019), Isabelle Delorme constate chaque année par l'exemple comment quelques planches peuvent faire (re) vivre une

Qu'est-ce qu'un « récit mémoriel historique en bande dessinée » ?

C'est pour moi un album qui retrace la mémoire d'un individu. Celle de l'auteur, comme Marjane Satrapi dans *Persepolis*, ou le plus souvent d'un de ses proches. Ces albums parlent donc plutôt de mémoire familiale, avec un lien affectif fort qui resserre le temps du récit et le situe dans un espace contemporain qui nous est immédiatement compréhensible.

En quoi la BD facilite-t-elle ce travail de mémoire ?

Dans tous ces récits mémoriels, on s'attache beaucoup aux personnages, notamment parce qu'il s'agit de gens ordinaires dont on va transmettre l'histoire. Surtout, la BD est une alliance de l'écrit et de l'image. Or, chaque médium s'adresse directement à notre cerveau, et l'on sait, grâce aux travaux du neuropsychiatre Boris Cyrulnik, que celui-ci est davantage impressionné par l'image que par l'écrit. Or, la BD combine les deux, ce qui nous imprègne plus intensément et facilite l'œuvre de mémoire en permettant la constitution d'un tout, qu'il s'agisse d'une vie ou d'un événement marquant pris isolément.

Comment le neuvième art se distingue-t-il d'autres arts visuels pour mettre en mots et en images ces mémoires ?

L'autre atout de la bande dessinée est d'avoir une grande plasticité. En plus d'utiliser toutes les techniques de dessin, elle peut aussi faire appel à la gouache, à l'aquarelle, au collage ou encore à la photographie. Ce dernier médium, en particulier, peut à la fois permettre d'attester encore plus précisément de la vérité tout en ayant un rôle de mémorisation. Lorsqu'un bédéaste insère une photo de famille dans un album publié, il y a quelque chose qui ne se perd pas. J'ai par exemple une étudiante qui, dans le cadre d'une BD mémorielle sur la vie de ses parents, en Côte d'Ivoire, sous la période d'Houphouët-Boigny, a fait le choix de coller un morceau de tissu ivoirien dans la

page. La BD permet aussi de rendre compte assez finement des émotions, ce qui est un atout pour faire œuvre de mémoire. Le haussement d'un sourcil, le relâchement d'un soupir, tout cela peut être transmis facilement par le neuvième art.

La plasticité que vous évoquez est-elle aussi un moyen de pallier le manque de sources ?

Exactement. Cette souplesse permet de reconstituer des situations dont on a gardé la mémoire et dont on n'a plus de trace objective. Elle apporte l'image manquante. C'est par exemple la démarche d'Etienne Davodeau, qui, dans *Les Mauvaises Gens* (Delcourt, 2015), reconstitue l'image de sa mère dans l'usine de son premier emploi, aujourd'hui disparue. Tous les éléments qu'il n'est pas sûr de pouvoir prouver sont représentés au crayon de papier, comme un brouillon. Sa mère finit par lui dire cette phrase si éloquente : « Voilà, oui, ça ressemblait à ça. Il manque quand même l'odeur de la colle. »

Y a-t-il donc une part d'imagination inhérente à la BD historique mémorielle ?

S'il y a une place pour de la reconstitution à la marge, les auteurs repoussent autant que possible tout élément de fiction. C'est même une des caractéristiques de ce type de BD : les auteurs sont obsédés par la vérité et mènent un véritable travail d'historien, en s'appuyant sur une documentation considérable.

Ce que font, à leur échelle, vos étudiants...

Oui, et j'ai constaté que ce travail de recherche finissait souvent par mobiliser toute la famille, ce qui permet parfois de retisser des liens distendus. J'observe aussi que beaucoup des étudiants qui s'inscrivent dans mon atelier sont plutôt issus de milieux modestes. Je me demande si ça n'est pas pour eux – comme pour beaucoup d'auteurs – une façon inconsciente de mettre en valeur un proche, à leurs yeux insuffisamment reconnu par la société, et de venir réparer cette injustice par leur BD mémorielle. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR Y. L.-S.

« Le haussement d'un sourcil, le relâchement d'un soupir... La BD permet aussi de rendre compte assez finement des émotions »

mémoire. Les travaux de ses étudiants sous la main, elle rappelle combien cette nouvelle forme de représentation de l'histoire est étroitement connectée à la mémoire collective.

Comment la bande dessinée et la mémoire se sont-elles retrouvées imbriquées ?

Nous vivons actuellement dans un contexte de très grande créativité de la bande dessinée, et c'est donc naturellement que cet art suscite un intérêt chez les historiens. La BD se retrouve notamment au croisement de plusieurs champs de recherche contemporains, comme les études visuelles, les études sur la mémoire ou sur l'Holocauste. En parallèle, l'intérêt général porté à la mémoire s'est accéléré depuis les années 1980 et finit par se refléter dans la bande dessinée.